NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 3 1947

Problèmes de l'adaptation en apostolat

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 284 - 305

https://www.nrt.be/en/articles/problemes-de-l-adaptation-en-apostolat-2834

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

PROBLEMES DE L'ADAPTATION EN APOSTOLAT

III. LE MONDE DU TRAVAIL (1)

Nous considérerons aujourd'hui le monde du travail : il ne comporte pas seulement le prolétaire, mais aussi le technicien (j'appelle ainsi l'ouvrier spécialisé aussi bien que l'ingénieur). Ce monde-là est vraiment un monde, puisque 60 % des hommes le composent. Et malheureusement ce monde industrialisé est presque toujours déchristianisé. C'est un lieu commun fort répandu, d'ailleurs tout à fait contestable : le progrès de l'industrie dans une contrée cause le recul de la religion. Vulcain et Mammon auraient toujours raison du Christ. Est-ce vrai ?

Si l'on en croit certains, prêtres ou laïcs, il semble que l'apostolat dans le monde du travail devrait ressembler à une politique sanitaire spirituelle, comparable aux mesures de sécurité que l'on prend pour éviter les maladies professionnelles et les accidents. La perte de la religion serait une maladie que l'âme contracterait naturellement dans le milieu du travail. Hornstein et Dessauer (2) font justement remarquer que, si les apôtres des travailleurs défendent la thèse que, *malgré l'industrie,* on peut tout de même être chrétien, ils auront peu de chance d'être écoutés. Le monde du travail admettra difficilement que l'exercice de la profession soit par lui-même une cause de perversion morale, et que, pour être en toute sécurité chrétien de bonne classe, il faille renoncer à être travailleur.

Il y a certainement, chez certains apôtres, une hostilité latente à l'organisation industrielle du monde ; on la comprend jusqu'à un certain point ; il y a de fait, dans l'industrie, une structure sociale intolérable et du reste améliorable. L'embourgeoisement de la religion s'explique, en partie, par là. Il semblerait que la constitution idéale de l'« homo religiosus » serait l'état bourgeois. Toutefois l'ingénieur, le technicien, qui vit « très bourgeoisement » ne se sent pas spirituellement beaucoup plus à l'aise dans une certaine religion. Ce qu'on lui donne à voir, à entendre, ce qu'on prétend lui imposer lui fait l'impression d'être « très peu pour lui ». Lui aussi, tout comme le prolétaire, se sent rebuté. Pourquoi ? Nous qui devons avoir le souci de toutes les ouailles, nous ne sommes peut-être pas toujours diaphragmés comme il le faut.

Cet immense problème de l'adaptation de l'apostolat aux nécessités du monde des travailleurs industriels, je voudrais, aujourd'hui, l'aborder.

---

(1) Voir les deux articles précédents : *N.R.Th.*, 1946, p. 683 et 799.
(2) *Seele im Bannkreis der Technik*, Olten, Otto Walter, 1945.

I. CEUX AUXQUELS S'ADRESSE NOTRE APOSTOLAT

A. *Le prolétaire*

La condition primordiale pour réussir une action sur le prolétaire, c'est de le comprendre. Or il y a un mystère du prolétaire que je voudrais d'abord élucider. Trop facilement on le tient pour un simple, pas très compliqué donc, et facile à comprendre. Erreur ! Parmi eux, commençons par distinguer deux groupes : l'énorme masse *d'origine paysanne* ; la foule des ouvriers *d'origine citadine.*

a. Analysons d'abord ces âmes de *ruraux industrialisés.*

On oublie trop que l'hérédité est une force, un potentiel formidable et très déterminant. Je ne sais pas le chiffre exact des ouvriers, qui, dans l'industrie belge par exemple, quittent tous les jours leur village aspirés par ces pompes aspirantes-foulantes que sont les trains-ouvriers ; mais qu'on aille dans n'importe quelle gare d'un centre industriel, le matin ou le soir : regardez ce spectacle poignant. Car il l'est. Qui sont tous ces hommes, toutes ces femmes, tous dans la vigueur de l'âge, aux traits durs, aux pattes solides, qui se ruent à leur travail? Des paysans pour la plupart : une longue lignée d'ancêtres, — ils en ont tout autant que le duc le plus titré — vit dans le tréfonds de leur chair et de leur âme. Ils sont paysans jusque dans la moelle ; et c'est toute la tragédie de leur existence.

Un paysan ! Avec quel dédain, quelle suffisance ne prononce-t-on pas ce mot ! Un paysan : l'homme qui pendant des siècles a mené une vie rude, dure, en lutte avec la terre, impuissant contre le ciel avec ses chaleurs et ses déluges, ses neiges et ses gels, ses foudres et ses grêles, dépendant de lui pour son pain et celui de son foyer. L'homme qui, pendant des siècles, a continué ce travail selon le rythme invariable, sur lequel tout s'accomplit, sans hâte, à son jour, à son heure. Les seuls événements qui rompent la monotonie sont les accidents du climat, car les fêtes elles-mêmes arrivent au moment habituel, comportant les réjouissances coutumières. Toutes choses arrivent comme prévues. Semailles et moissons, en alternances et successions immuables. Le travail s'accomplit selon des techniques consacrées et avec des outils invariables (on sait ce qu'il en coûte de moderniser la culture). Cela fait des tempéraments calmes, pondérés, obstinés, que n'embarrasse d'aucune façon l'esprit critique, l'esprit révolutionnaire, l'esprit d'inquiétude. Ce qui est a toujours été, et c'est bien ainsi qu'il doit être. Le paysan est conservateur et traditionaliste, dans la conception de sa vie, comme dans sa conception de la société. Au village, il y a des inégalités sociales ; nul ne songe à les contester. Du reste aucun de ceux qui « dominent » ne songe à mépriser qui que ce soit.

Le paysan est religieux, comme il est paysan. Il a mis du temps à accepter le christianisme. Le « paganus » n'est autre que le paysan continuant ses vieux rites et fidèle à ses vieilles croyances. Les paysans n'aiment pas plus les changements en religion que dans le labour. Les curés de campagne pourraient nous en dire long sur le conservatisme de leurs ouailles : habitués à telle place, près de ce pilier-là, pas un autre : ils y demeurent, et le cadre où ils accomplissent leur devoir envers Dieu, ils aiment autant qu'il reste ce qu'il a toujours été, n'appréciant pas beaucoup les entreprises artistiques ou archéologiques, souvent fort raisonnables, de leur pasteur.

Ne les prenez pourtant pas pour des « charrues » animées. Ils ont une vie profonde à eux, ils ruminent longuement ; ils en ont le loisir dans leur long et lent travail solitaire, en plein champ ; le bon sens paysan est la source ravissante de bien des proverbes succulents.

Faits tout entiers pour la vie dure et paisible des champs, rien ne les prépare à la vie de l'usine. C'est pourtant là que brusquement, par milliers, ils ont abouti. L'industrie naissante a eu besoin de bras noueux, d'êtres résistants ; elle a su où les trouver ; elle les a, nouvelle Circé, facilement ensorcelés.

Appât du gain régulier, assuré, indépendant du temps qu'il fait ou de l'échéance de la vente ; appât des plaisirs de Carcassonne... ; ils ont vite été séduits. Les voici partis pour les villes tentaculaires.

Les déceptions ont bientôt commencé et le drame intime, insoupçonné, hélas, par les pasteurs de ces ouailles trop frustes.

Les voici au travail : ce n'est pas lui qui les effraie ou les rebute : il leur est familier, mais ce sont les modalités entièrement nouvelles.

1. Sans être éperonnés brutalement par les « tempo... tempo ! », que connaissent bien tous mes camarades des camps de concentration, *l'ouvrier pourtant est talonné vers une production accélérée* : le plus possible dans un temps donné ; ce sont nos fameuses batailles du charbon ou du minerai...

C'est le contrôle sans aménité des chefs d'équipe, houspillant, non point par hargne naturelle, mais parce qu'ils ont eux aussi leurs contrôleurs, *qui ne les ménageront pas, s'ils n'ont pas stimulé* l'allure de la fabrication. Ce sont les camarades, qui dans cette atmosphère enfiévrée n'ont pas toujours le loisir d'exercer beaucoup de camaraderie. C'est surtout, dans la grande industrie, ce travail par pièces, qui ne permet jamais de voir ce qu'on a réellement fait. L'automobile, ou le moteur, qui sort des ateliers n'est pas contemplée par ceux qui ont peiné à la construire, avant d'être expédiée à ses usagers. Ce travail incompris ne peut pas être aimé. C'est un travail sans joie.

2. Sortis de l'atelier, où on les a réduits à l'état machinal, ils rentrent dans la vie. Dans la vie ? Qu'est-ce à dire ? Allez donc visiter

ces quartiers ouvriers de jadis, avec leurs interminables files de mornes taudis, où, la besogne accomplie, on vient s'enfermer, le corps brisé de fatigue, abruti par le bruit. Ces maisons ne sont pas des foyers ; un foyer évoque la joie, la chaleur... Quelle joie en ces tristes masures? La preuve qu'il n'y en avait pas, c'est la fuite au cabaret, à la salle gaie, où l'on peut oublier — et de combien de façons — toute la détresse de la vie.

3. Car dans ces maisons, il n'y a pas la grande attirance de la vie de famille. Combien de femmes ont été à même d'être mères, épouses? Toute la matérialité, j'allais écrire l'animalité de cette fonction, elles l'ont exercée, jusqu'à en être rebutées. Les enfants... « Lorsque l'enfant paraît »!... Quelle joie jadis l'ouvrier en avait-il? Parti tôt le matin avant qu'ils ne s'éveillent, il rentre tard, quand déjà ils dorment. Et du reste cette pauvre chambre où l'on habite, où la maman doit faire tout le ménage, ensemble d'actions sans poésie, aussi prosaïques que nécessaires, n'exerce sur l'ouvrier harassé aucune attirance : tout au contraire. Que ces maisons de prolétaires se soient de plus en plus vidées de la joie que devraient y mettre les enfants, c'est, hélas, terriblement explicable.

4. Et cette lamentable aventure arrive au « paysan », à l'être chargé d'hérédités campagnardes! Croit-on que cela ne crée pas des drames intérieurs? On s'y trompe, hélas, facilement parce que le rural, avalé par l'usine, ne possède pas la capacité de s'exprimer. Son facies n'est pas mobile ; sa musculature n'est pas exercée à se modifier selon ses impressions ; son vocabulaire psychologique est inexistant. Et cette impuissance ne fait que rendre son cas plus navrant. Que de refoulements!

5. Ce n'est pas seulement le cadre de sa vie qui s'est entièrement changé ; ce sont ses idées qui, les unes après les autres, chavirent : c'est son être profond qui se modifie. Il ne discutait de rien jadis ; on discute de tout à présent. Et les discussions sont des mises en accusation, des révoltes, des révoltes intérieures, verbales, avant de l'être en actes. Les personnes sont discutées, les idées le sont, la structure sociale ; rien ni personne n'échappe. On ouvre des aperçus, on mène à des points de vue auxquels il n'avait jamais songé. C'est un bouleversement général, qui provoque dans cette tête comme un chaos. La religion n'échappe pas à cette entreprise : elle n'est pas plus respectée que le reste.

Et quel correctif? Où est le prêtre? Où est l'homme calme et compréhensif qui pourrait remettre de l'ordre dans cet effondrement de tout... A qui se confier? L'expérience le prouve. Le pauvre rural s'est trouvé, au milieu même de cet incroyable brouhaha, atrocement isolé. Il aurait eu besoin d'un guide spirituel. L'a-t-il trouvé? Ah, sans doute, les choses sont mieux maintenant. Il y a de bons Samaritains qui peuvent et veulent mener cet accidenté spi-

rituel du travail à l'hospitalière organisation chrétienne, où il trouvera l'atmosphère saine qui lui rendra vigueur. Mais ça n'a pas toujours été, ce n'est pas encore partout. Le prêtre n'est pas là,... et c'est le seul auquel on aurait pu s'ouvrir, c'est le seul qui aurait pu, qui aurait dû comprendre le drame intérieur. Tout a sombré dans la solitude...

Les milliers de prolétaires sans religion apparente sont des fils de ruraux très fidèles à Dieu pendant des siècles et que le déracinement a, non seulement arrachés à leur terre natale, mais à la foi de leurs ancêtres.

6. Ce n'est pas un simple anéantissement de valeurs supérieures. A leur ruine a succédé l'envie, la haine. Et si l'on veut être juste, si l'on veut être humain, on doit comprendre. L'envie et la haine sont le fait de malheureux, d'êtres qui souffrent et qui veulent se débarrasser de leur souffrance. Hélas, il y a aussi d'autres dérivatifs ; il y a tous les « divertissements » ; il y a eu longtemps l'alcool : il y aura toujours la vie sexuelle sans grandeur, et donc sans frein.

En résumé : le rural transplanté n'était en rien préparé à ce radical changement d'existence. Il a été jeté dans un milieu qui, pour lui, ne pouvait pas être vital. Il s'y est « déshumanisé » et, par voie de conséquence, il s'y est déchristianisé. Ce qui en lui a tué la grâce chrétienne, ce n'est pas le travail industrialisé, c'est d'avoir, en changeant de travail, perdu l'équilibre spirituel.

Tout l'apostolat de reconquête du prolétariat doit s'inspirer de ce fait, sous peine de faire fausse route, et même de faire plus de mal que de bien.

b. A côté du rural industrialisé, se place le *citadin devenu ouvrier d'industrie.*

Son cas est différent. Il n'y a pas un seul centre ouvrier, en Belgique du moins, où l'on ne trouve un noyau de chrétiens fidèles. Presque toujours, ces persévérants sont des autochtones ; si loin qu'ils remontent dans le passé, ils ont toujours habité dans la paroisse. Ils ne sont pas des déracinés proprement dits. Mais ils le sont tout de même. Eux aussi sont victimes du changement social. Jadis les villes présentaient un tout autre visage. Patrons et ouvriers, petit peuple et patriciens vivaient assez bien mêlés les uns aux autres. Les rues étaient habitées par des habitants de toute condition. Les quartiers d'une agglomération urbaine ne signifiaient pas une stratification sociale. Il y avait contact de voisinage entre le petit et le grand.

Progressivement, la géographie humaine des villes s'est complètement muée. Les habitants se sont séparés, séquestrés : il y a des quartiers strictement aristocratiques, des quartiers commerçants, des

quartiers bourgeois, des quartiers « populaires ». Chaque groupe y a pu développer librement, peut-être ses qualités, sûrement ses défauts. Non seulement il n'y a plus le contact, première condition de la bonne entente, mais il y a opposition : on s'évite soigneusement. L'ouvrier s'est senti « l'excommunié ».

Ajoutez à cela ce fait pour nous capital, et hélas, peut-être irrémédiable : la ville évoluait, se muait comme une larve, prenait un aspect et une organisation toute nouvelle : la paroisse elle stagnait, se boursouflait. Au milieu des buildings vidés de paroissiens, peuplés d'employés et de vendeurs, l'église demeurait, entourée des espaces vides, des larges boulevards, des lignes de chemins de fer... Les fidèles émigraient en des quartiers nouveaux, dont une église n'était pas le centre, et qui devenaient quelquefois de monstrueux appendices, jusqu'où la vie paroissiale ne parvenait plus. Les derniers temps, on a vu plus clair ; et une autorité épiscopale clairvoyante, au coup d'œil urbaniste, a prévu les développements urbains, créé les centres paroissiaux, aux emplacements d'avenir certain. J'en pourrais, notamment à Bruxelles, donner des exemples magnifiques.

Mais ceci est de l'histoire toute récente, qui corrige difficilement les erreurs tactiques anciennes. Le prolétaire citadin s'est trouvé lui aussi un transplanté, un déraciné. Il ne s'y résigne pas toujours : les retours incoercibles vers les environs de leur antique quartier, pour y achever la vie, de ceux que l'on a fait émigrer à la périphérie des villes, le prouvent de façon émouvante. En attendant, le prolétaire, qu'il fût rural ou citadin d'origine, s'est trouvé frappé d'une sorte d'excommunication civile, dont les effets religieux sont ce que nous savons.

Si l'on songe que toute forme de vie a besoin d'un milieu vital favorable, nous comprendrons que la raison profonde de la déchristianisation du prolétariat, c'est, d'une part, l'absence d'un milieu naturel et surnaturel normal, et, d'autre part, la formation d'un milieu social où la vie humaine n'est plus normale, et donc la vie chrétienne, sinon impossible, du moins difficile au point d'exiger l'héroïsme continuel.

B. *Le technicien*

a. J'entends par technicien, l'homme qui, dans les professions industrielles, occupe un poste exigeant une certaine préparation technique : cela va de l'ouvrier qualifié au directeur-gérant.

Faisons remarquer d'abord que l'exercice de toute profession crée une certaine mentalité, une certaine tournure d'esprit, qui fait envisager toutes choses, les comprendre, les admettre ou refuser, d'après leur convenance, ou non, avec le point de vue strictement professionnel. C'est ce qu'on appelle la déformation professionnelle ; c'est surtout une adaptation strictement et exclusivement professionnelle. Elle se trouve aussi bien chez le médecin que chez le juriste ;

c'est le fait du commerçant et de l'industriel ; de l'homme politique et de l'artiste ; du prêtre et du professeur.

Cette mentalité est une réceptivité plus accueillante pour tout ce qui touche à la profession, une facilité presque instinctive à mettre tout en rapport avec elle. Mais elle implique une sorte de fermeture, d'imperméabilité à tout ce qui n'est pas dans la ligne du métier.

Le juriste, le commerçant, l'artiste, etc., quand ils sont vraiment pris par leur profession, ont tendance à être, même en dehors de celle-ci, dans le cours ordinaire de la vie, les hommes de leur métier. Admirablement adaptés à celui-ci, ils sont souvent, dans la même mesure, inadaptés à la vie. Et selon les cas, cela introduit dans leur existence le drame ou la comédie. Sur le terrain religieux, c'est le problème angoissant de la synthèse à opérer entre l'esprit professionnel et l'esprit chrétien.

b. Esquissons à grands traits les données du problème.

1. Le technicien est habitué à se poser, comme but de son activité, un objet bien précis, susceptible d'être exactement décrit, en formules nettes, en plans dressés jusque dans le moindre détail : toutes les dimensions sont marquées. Les matières à employer sont pareillement fixées : tel bois, ce métal et cet alliage. On sait quelles méthodes précises pratiquer, quels outils utiliser. Le nombre d'ouvriers, le nombre d'heures, la quantité de matières, tout cela se calcule à l'avance.

Et l'on sait infailliblement le résultat que l'on obtiendra. Car ce qui commande toute l'industrie, ce sont des lois : les lois de la matière, les lois de l'économie. Tout cela est contrôlable et sera contrôlé. En un mot : le travail technique s'opère en général dans la précision, la clarté.

Mais ceci n'est pas sans développer une tournure spéciale d'esprit. Le critère de la valeur vraie, de la réalité tout court, et donc de la vérité : c'est la clarté.

Or, la réalité chrétienne n'est pas, en ce sens-là, « claire ». Elle est essentiellement invisible, incontrôlable par les méthodes et les instruments de la technique.

La vision béatifique, la grâce sanctifiante, l'opération des sacrements, le rôle de la prière, le mérite surnaturel, bref ce qui est à proprement parler tout le mystère chrétien, échappe à un esprit qui veut voir « clair » comme on voit « clair » dans la fabrication d'un acier.

La présentation de la vérité chrétienne va lui causer une gêne, une impression pénible. Je ne dis pas qu'il n'y aura pas moyen de lui faire voir « clair ». Mais il faut bien s'en rendre compte : si quelqu'un est enclin à se représenter l'âme comme un courant électrique, nous allons avoir tôt ou tard de singuliers malentendus !

2. Cette exigence habituelle d'une certaine « clarté » cause tout de suite un autre inconvénient. C'est une sorte d'incapacité, d'horreur même pour toute métaphysique. Il existe incompatibilité d'humeur entre un métaphysicien et un « physicien » (à moins que l'on n'ait développé cette capacité de penser en termes d'être, que chaque homme possède, sans beaucoup la cultiver).

Toute la vie de « l'industriel » est expérimentale. Il est plongé, il se plonge délibérément dans la matière ; il l'observe et très rigoureusement, mais je dirais par le dedans. Il ne la juge presque jamais en se mettant hors d'elle, au-dessus d'elle.

De là, je crois, ces erreurs dans la conception de Dieu, par exemple ; ces doutes ou ces négations. L'idée que Dieu est un être transcendant est très difficilement réalisable, sans plus, par un esprit technique. Si on dit que l'Etre divin est la Cause première, il l'entend dans un sens numérique : dans la série numérotée des causes, il faut mettre en tête, comme 1 de la série : Dieu. Et il se demande de quel droit, comme résultat de quelle expérience? Comme me disait un ingénieur : « la formidable énergie atomique : voilà la divinité ! »

Comme il est, je crois, impossible à un être, tant qu'il reste vraiment humain, de bannir vraiment Dieu, sous quelque forme que ce soit, du champ de sa conscience morale, il se produit des drames intérieurs, des angoisses métaphysiques, dont on cherche la solution, par exemple en maintenant, vaille que vaille, Dieu dans les églises, dans la chambre des enfants, au lit d'un mourant. On ne voit plus où l'on trouverait place pour Dieu dans la vie réelle, technique ; on le relègue là où la technique ne gêne pas... Car on a tant besoin de Lui, quand même.

3. Autre chose. La technique voit partout triompher les lois et les énergies naturelles. De là à proclamer ouvertement, ou à croire obscurément, que tout est dominé par les énergies mesurables, il n'y a pas grand chemin à faire. La morale comme la religion s'expliqueraient par un jeu de forces naturelles : toutes les théories positivistes excluant le surnaturel ou même le spirituel comme « hypothèse superflue », sortent de là.

Ce congé donné au surnaturel par l'esprit technique est loin de laisser les cœurs en paix. Ils sentent, surtout quand la tragédie de la vie les prend personnellement à partie, tout ce qu'il y a d'inhumain et d'absurde dans des affirmations d'allure scientifique, qui mettent au même niveau moral l'assassin sadique et son innocente victime. Même ceux-là — j'en ai connus — en sont réduits alors à chercher comment trouver, malgré tout, Dieu, hors de l'universelle matière, et une liberté humaine, hors de l'universel déterminisme.

Il faut comprendre ce drame angoissant et son origine, sous peine de ne trouver jamais la solution du conflit.

4. Mais tout n'est pas drame métaphysique dans l'âme du technicien. Il y a aussi en elle un côté infantile, qui se révèle par le simplisme et le scepticisme dont elle fournit d'abondantes preuves.

Sur les bancs des études moyennes, on voit se dessiner très distinctement deux catégories d'esprits : les littéraires, les scientifiques. Ce ne sont ni de futurs Gide, ni de futurs Curie. Deux catégories, dont la première est faite d'esprits peu rigoureux souvent, répugnant à la concentration, largement ouverts à tout. Naturellement ils aiment, parmi toutes les branches du programme, surtout la littérature et sa fantaisie. Les autres, pleins de mépris, si pas pour les premiers, du moins pour leur marotte, sont fort appliqués aux mathématiques et fort revêches à la littérature ou à la philosophie. Ces deux genres de jeunes hommes vont diverger vers des professions diverses. Leur esprit divergera aussi. L'esprit technique, de plus en plus, se fermera aux nuances, et posera des exigences d'exactitude et de précision. Or il y a des domaines très importants : l'art, la moralité, la religion, où la rigueur mathématique, les précisions quantitatives feront toujours défaut. Ces domaines sont par excellence ceux de la discussion, de la nuance, où les affirmations radicales, simplistes, perdent presque toujours en vérité ce qu'elles gagnent en clarté.

Ce technicien, s'il n'a pas une éducation qui fait contrepoids et rétablit l'équilibre, ne comprendra pas grand'chose à tout ce qui ne sera pas rigueur mathématique. Il sera intransigeant non seulement en art et en religion, mais aussi en politique comme en moralité. Et son intransigeance, qui prendra toutes les formes, s'expliquera par son mépris pour toute discussion, qu'il juge ne devoir jamais aboutir qu'au triomphe du plus bavard ou du plus retors. Toutes les opinions en présence lui sembleront fournir, par leur multiplicité, la preuve, non de la complexité du problème, mais de son inanité. Et c'est ainsi que l'on entendra des catholiques, du reste pratiquants, soutenir d'un air à la fois entendu et blasé que toutes les religions sont bonnes, puisqu'il y en a tant... « Et au fond que sait-on ? »

5. En outre le technicien, par sa vie professionnelle même, est poussé vers une certaine conception et organisation matérialiste de la vie. A longueur de journée et de vie, c'est toujours la matière que l'on manie, la vie matérielle que l'on perfectionne, des résultats matériels que l'on poursuit. Et le triomphe en fin de compte sera : beaucoup d'argent.

Il n'est pas difficile de saisir quelle tournure d'esprit doit en résulter : seule la matière compte, seule la matière a de la valeur, de l'importance. Et l'on n'aura facilement que du dédain pour l'utopiste préoccupé « d'idéal » ou comme on dit « d'idéologies », opposant idéologie à réalité palpable et monnayable.

Toute notre « civilisation », qui est surtout technique, porte le si-

gne matérialiste. La « culture » est moins bien répartie que le nombre d'autos !

Or cette mentalité matérialiste — on voit que je ne l'entends pas nécessairement dans le sens de conception animale, voluptueuse de la vie, bien que celle-ci en résulte — fait un obstacle difficilement surmontable à une conception de la religion chrétienne essentiellement spirituelle. On est tellement habitué à ne compter qu'avec des « extériorités » que toute intériorité échappe. Notons tout de suite que les sacrements, comportant tous une matière, ont par là même un élément d'accrochage à l'esprit technique. Le difficile sera de passer de l'intelligence de la « matière » à celle de la « forme ».

Ce matérialisme, rencontrant l'incoercible poussée intérieure vers Dieu, nous fait entrevoir la raison de ce phénomène étonnant, des hommes qui se refusent au christianisme ou s'en défient, et par ailleurs pratiquent d'ineptes superstitions. C'est que celles-ci répondent, puérilement, au besoin du surnaturel, au besoin d'une technique, au besoin d'une certitude dans l'emploi des moyens et la réalisation d'une fin ! C'est aussi ce qui permet de penser que, dans ces superstitions, il y a parfois plus qu'il n'y paraît ; une survivance ou une timide renaissance de l'esprit religieux.

6. Il faut tenir compte d'un autre élément : le technicien a la religion du progrès. Les découvertes s'enchaînent, les perfectionnements se bousculent. Chaque année nous apporte une technique meilleure, une théorie nouvelle. L'ancien, c'est le périmé, le suranné ! C'est destiné à devenir bibelot, curiosité, mais cela n'est plus dans le courant de la vie !

Or ce jugement risque de tomber, dans le domaine de la religion, sur des valeurs d'un autre genre, dont l'essence immatérielle échappe à ce changement perpétuel, mais qui se présentent à nous, dans une certaine « matière », sujette, elle, à changement. Par exemple : l'essentiel de la vie religieuse, ce sont les trois vœux, et nullement l'accoutrement pittoresque et compliqué de certaines religieuses.

Or, celui qui tient la nouveauté pour critère de la valeur, sera médiocrement enclin à cultiver du respect pour ce qui est ancien. Que de fois n'ai-je pas entendu suggérer cette nécessité de changer, de se renouveler, de « marcher avec le progrès ». Ce n'est pas qu'ils soient friands de variations comme les enfants ; c'est leur préoccupation habituelle de se renouveler, sous peine de périr, qui leur donne ce besoin et provoque leur malaise.

7. Enfin : pour ces réalistes et ces réalisateurs, il ne faut pas oublier que le mot « vie » est une réalité solide bien concrète. Leur vie, c'est leur profession, c'est la bataille pour l'existence, c'est cette portion de temps si pleine de besognes, de soucis, de calculs, de sueurs et de sang quelquefois. Gagner sa vie : cette expression a un sens très précis pour eux. C'est quelque chose qui les absorbe totalement.

Souvent, sur le quai des gares, quand déferlent ces pitoyables hordes, j'y pense avec angoisse : ces pauvres gens n'ont qu'une idée : gagner leur vie, goûter la vie ! Quand nous leur portons le message de la Vie, est-ce que nous nous comprenons ?... Lorsque certains orateurs prononcent qu'il n'y a qu'une « seule affaire » qui vaille la peine, c'est sûr qu'ils disent la vérité ;... mais l'expriment-ils en une langue compréhensible à ceux qui justement sont corps et âme dans une affaire, qui est vraiment la seule pour eux ?

Leur passion de la vie, sans doute, peut devenir une force auxiliatrice pour la vie divine à mieux comprendre, à mieux accepter, à mieux cultiver. Mais il faudra d'abord qu'on s'explique sur le fond, et sur les termes. Ce sera nécessaire tout autant devant les prolétaires que devant les techniciens.

II. LE MESSAGE DU CHRIST

Sans doute, la substance du message que le Christ a chargé son Eglise de porter aux hommes est de valeur universelle. Tous, à tous les endroits de la sphère et à tous les moments de la durée, y trouvent les nourritures nécessaires d'une vie désormais divinisée. Mais, comme il est possible et nécessaire de varier la préparation et la présentation d'un même aliment selon les dispositions d'un tempérament physiologique, ainsi doit-on modifier le message chrétien selon les exigences psychologiques des destinataires. Comment présenter l'Evangile aux masses industrielles ?

1. La religion n'est pas seulement un culte de Dieu, elle pénètre toute l'existence humaine ; l'homme religieux est celui qui imprègne *toutes les formes, toutes les expressions* de la vie d'un esprit religieux ; qui fait de toute sa vie un service de Dieu. Le travail d'un ingénieur, l'activité d'un ouvrier est, de ce point de vue, aussi méritoire, aussi sanctifiant que ne l'est le dévouement d'une mère de famille, la sollicitude d'une sœur de charité.

L'industrie occupe sa place dans le plan divin, objet de la volonté divine, que nous devons, d'après l'ordre de Jésus, passionnément désirer voir s'accomplir. Il faut donc concevoir, et présenter, tout le travail industriel dans la perspective divine. Ce sera le moyen de bâtir le pont sur lequel la masse des « travailleurs » pourra passer vers Dieu. En d'autres termes, nous avons besoin d'avoir et de prêcher une *mystique chrétienne du travail*. Esquissons-la.

2. Toute découverte scientifique tend naturellement à produire une évolution technique, à devenir une réalisation pratique. Le hasard, en la recherche voulue, fait découvrir, disons l'électricité, le radium. Les savants, dans leur laboratoire, n'ont nullement songé peut-être à « commercialiser » leur succès ; à leur insu, ou malgré eux, il retentira dans la vie courante. Cela s'est vu en chimie comme

en physique, en biologie comme en psychologie, dans toutes les sciences naturelles et toutes les sciences anthropologiques. La technique s'empare de la science, et la transforme en industrie.

Désormais les résultats d'une recherche désintéressée sont devenus un gagne-pain, pour les tâcherons comme pour les magnats.

Mais l'avantage n'est pas seulement individuel, ou réservé à une classe sociale, aux « capitalistes ». Toute la civilisation, c'est-à-dire une plus grande facilité, une plus grande douceur de vivre, résulte du progrès industriel. Hélas, il est gâté par quelque chose qui n'a rien de commun avec lui : l'égoïsme brutal, qui ne veut rien connaître en dehors des intérêts et profits d'un individu ou d'un groupe.

Notons encore que les améliorations techniques de la vie ne profitent pas seulement à l'existence naturelle de l'humanité, mais aussi à son existence surnaturelle. Songez à tout le parti qu'on tire pour l'apostolat des perfectionnements techniques. La rapidité, la facilité des transports et des communications, par exemple, n'a-t-elle pas admirablement servi les entreprises missionnaires? Il serait facile — mais ce serait long — de montrer les avantages très appréciables que la diffusion de la Bonne Nouvelle a tirés de la « civilisation ». En quelques heures d'avion, les pionniers de l'Evangile sont à pied d'œuvre, au lieu d'y arriver après des semaines, jadis des mois de navigation. Le pape, par radio, s'adresse à la chrétienté tout entière, émue d'entendre Pierre parler et bénir.

Et quel art, quelle industrie, quelle technique pourrait-on citer qui n'aient pas d'interférence avec les manifestations de la religion? C'est le cas de répéter, en songeant à des applications que n'avait guère prévues saint Paul : *Omnia cooperantur in bonum.*

Il faut se garder de croire ou de dire que toute industrialisation est une déchristianisation. Il faut au contraire montrer que les facilités de la vie humaine procurées par la technique ont leur correspondant pour la vie religieuse de l'homme, et que l'industrie, si elle est au service de l'homme, est tout autant au service de Dieu.

3. Mais prenons garde ; il n'y a pas là deux utilisations parallèles : l'une de valeur terrestre seulement, l'autre de valeur surnaturelle. Les deux répondent à un ordre divin.

Au service de l'homme : telle est la raison d'être de toute la technique. Réfléchissons à la portée profonde de cette destination.

Un seul précepte, une seule loi résume tous les ordres, toutes les prescriptions du Seigneur : « Aimez-vous les uns les autres ». Il est clair qu'il ne s'agit pas seulement de sentiments plus ou moins affectueux, requis pour ce qui les suit : le service du prochain. Car la charité qui n'est pas un service n'est qu'un vain mot, un mot assez irritant même. Or cet amour du prochain, s'il doit aller à tous les hommes, doit aussi prendre toutes les formes honnêtes du service.

Tout travail est, pour qui le comprend, une possibilité continuelle et considérable de charité. Un travailleur consciencieux est en état de charité, peut l'être tout au moins : cela ne tient qu'à la claire conscience qu'il aura de sa profession.

Il est en outre au travail industriel, vu l'ampleur qu'il a maintenant, un énorme avantage, du point de vue de la charité.

Le chrétien doit aimer tout le prochain : cela veut dire, sans doute, qu'il ne peut en droit exclure personne du bénéfice de sa charité. Mais c'est là un aspect bien négatif de cette vertu capitale, base de toute la civilisation chrétienne. Elle comporte l'obligation d'englober de fait tous les hommes, du moins tous ceux que l'on peut atteindre. Or il est bien petit, d'un rayon extrêmement faible, le cercle de ceux que l'individu isolé touche. Mais voyez donc l'industrie, le commerce, l'économie actuelle. Leur condition d'existence est un rayonnement presque indéfini : ampleur des débouchés ; extension, si possible, au monde ; nécessité d'une exportation aussi vaste qu'on peut la réaliser. Regardez donc ceci dans la perspective de la charité chrétienne, universelle. Quiconque participe à l'économie contemporaine y trouve une formidable possibilité de service. Qu'une usine envoie ses produits aux quatre coins du monde : mais c'est le travail de ces milliers de travailleurs qui est au service du monde : *Dilatavimus spatia caritatis.*

La grande perversion de l'industrie, c'est d'avoir péché contre elle-même, non pas d'être elle-même. Elle peut être, elle doit être service de plus en plus perfectionné de l'humanité : exactement la charité que le Christ nous impose. Sans doute, Jésus nous commande encore et surtout d'autres formes, supérieures, incomparables même, de service. Mais ceux qui ont choisi cette part de la charité, que réalise l'économie saine, ont jeté leur dévolu sur une bonne part : il ne faut leur faire d'autre reproche, que de ne pas se rendre assez compte de ce qu'ils font. S'il est vrai que beaucoup ne sont plus accessibles à des conceptions élevées de leur profession, il reste — l'expérience le prouve — que beaucoup sont encore fort ouverts à cette conception chrétienne du travail. Le message chrétien, leur apportant cette lumière transfigurante de leur existence, ne paraîtra plus étranger, mais, au contraire, tout à fait congénital : exactement la réponse à une question qu'ils se seront tout de même quelquefois posée : « Mais, en définitive, qu'est-ce que je fais? m'exterminer (ils n'emploieront peut-être pas ce terme relevé!) au profit de qui? »

Ce message chrétien s'adresse aussi bien à ceux qui exécutent qu'à ceux qui utilisent le travail. Il en imposera à tous le respect. Il aidera à diminuer, chez les uns, un mépris scandaleux et injustifié, à la base de toutes les exploitations inhumaines ; et de ce fait, chez les autres, la sourde rancœur de la bête de somme, qu'on épuise et

qui s'exténue dans une atmosphère d'infériorité, qu'elle sent tout de même être radicalement imméritée.

4. On peut aller plus loin encore, et il le faut.

Cette transformation de la matière, ce service de l'humanité, n'ont-ils pas une signification, une valeur plus haute encore?

Prenons le produit manufacturé le plus simple, là, tout à notre portée. Au delà de son utilité immédiate, il faut apercevoir autre chose : remontez aux origines d'une simple table, d'une brique ou d'un verre à boire. Vous trouvez de la matière informe, du bois, de la glaise, du sable, etc. Mais l'homme, c'est-à-dire son esprit, s'en est emparé, l'a envahie, l'a transformée. Tout objet manufacturé est une victoire de l'esprit sur la matière ; les artisans de cette victoire : c'est l'armée des travailleurs, tous ceux qui d'une façon ou d'une autre sont occupés dans cette industrie.

Et cette invasion de l'esprit est en même temps une assimilation, une humanisation de la matière. Non pas en ce sens seulement qu'elle entre intimement au service de l'homme, qu'elle est comme adjointe à l'homme, prolongeant, perfectionnant son corps. En se subjuguant toute la matière, l'homme l'élève à son image et ressemblance. Que d'objets, qui sont simplement des organes humains stylisés : mains qui se creusent en forme de coupe, mains qui sont des tenailles ou des pinces, mains qui sont des poings-marteaux ; bras qui sont des leviers. Presque spontanément nous projetons sur toutes nos machines des profils humains : nous « humanisons » toute la nature, lui attribuant, parce que nous prétendons les y voir matérialiser, nos sentiments les plus intimes : nos tristesses avec nos larmes, nos joies avec nos sourires ; il suffit de décortiquer les métaphores, les *lieux communs pour s'en apercevoir.*

Si bien que l'industrie doit être présentée comme le triomphe de l'homme, le don que l'homme fait de lui-même à la nature, non pour s'anéantir en elle — c'est le danger, la perversion possible — mais pour l'élever à son niveau. Par l'industrie l'homme entre, avec toute la matière, dans la relation qui le réunit à Dieu. Le Créateur a fait l'homme à son image et ressemblance. L'homme fait l'univers à son image et ressemblance. Il ne fait ainsi qu'obéir à sa loi. Une fois encore nous voyons l'industrie dans la perspective de la volonté divine, loin d'être en opposition avec elle. Il n'est pas difficile de réaliser l'intérêt nouveau que porteront au message chrétien ceux dont la vie est le travail, ceux dont la vie apparaît, dans cette lumière, être coopération avec Dieu, le Créateur, la Cause première requérant toutes les causes secondes, dont la plus importante est la volonté réalisatrice de l'homme. La religion n'apparaît plus comme extrinsèque à la vie, au contraire elle est ce qu'il y a de plus intrinsèque, ce qui donne tout son sens, toute sa valeur et sa dignité à la vie.

Il va sans dire que, d'après les régions où l'on parle, les groupes auxquels on s'adresse, il faudrait entrer dans le détail concret : La « mystique du métier » reste, en grandes lignes, la même toujours ; la figure réelle qu'elle prend diffère selon qu'on parle aux mineurs, aux verriers, aux métallurgistes, aux maçons, aux tisserands.

5. L'industrie humaine humanise toute la matière. Il faut dire plus encore : il la divinise en quelque sorte. L'*Homo faber* est l'*Homo Christianus,* depuis que l'*Homo Christus* a été *Christus Faber, Fabri Filius.*

Quel profit pour l'efficacité du témoignage chrétien n'y aurait-il pas à voir aussi l'industrie tout entière sous l'angle de la « *Recapitulatio omnium in Christo* ». La doctrine du Corps mystique, si on la pousse jusque dans ses dernières conséquences, nous apprend du neuf et du merveilleux, non seulement sur l'homme, mais sur tout l'humain, et par conséquent sur le travail, l'industrie. Une nouvelle dignité resplendit en elle, une nouvelle réalité profonde. On pourrait appliquer la réflexion de saint Jean dans un des drames radiophoniques de Miss Sayers (3) : « Je crois que la transformation n'était pas en lui, mais en nous. Un moment nous l'avons vu tel qu'il est toujours ».

Notre malheur est de ne pas toujours voir, ce qui est toujours.

Plus haut, nous avons indiqué très rapidement le parti que tirait l'Eglise des perfectionnements techniques. Mais c'est une vue extérieure. Il y a plus et mieux. Jésus a déclaré magnifiquement qu'il n'était pas venu détruire, mais achever. Cela est d'abord vrai de la nature humaine, et de toutes les activités humaines. Mais cela est, par voie de conséquence, tout aussi vrai de la nature entière. Les sacrements sont la démonstration *optima* de cette influence du Christ. Voici la matière assumée par une opération divine, et participant à des réalisations divines : l'eau, le pain, le vin, l'huile. Ce n'est pas un cas exceptionnel, mais typique. Tout le sacramentalisme catholique est issu de là. Et c'est dans cet éclairage que nous avons tout intérêt à voir et à montrer l'industrie. Est-ce possible? Mais l'intelligence complète du « travail » n'est possible qu'à cette condition.

Si l'on considère que la technique n'est au fond que l'humanisation de la nature, une union artificieuse (je ne dis pas du tout artificielle) de la matière avec l'homme, nous dirons en style scolastique : la matière reçoit sa détermination, sa réalisation complète de la forme. Mais la forme n'est pas, en droit, un homme quelconque, mais l'*Homo Christus.* Celui qui doit dominer, envahir, transformer, rendre semblable à lui-même la nature, est le Christ : *Universorum Rex... per quem omnia facta sunt.* Or, il ne fait rien tout seul, à l'ordinaire. Il agit, lui aussi, par causes secondes. Son union mysté-

(3) Cité par P. Henry dans les *Etudes,* novembre 1946, p. 243, à propos de la Transfiguration.

rieuse avec l'humanité, transforme, élève, surnaturalise tout l'ordre humain. Le Règne de Dieu sur terre prend aussi la forme de la civilisation et de la culture chrétienne, qu'il faut établir partout, à laquelle rien n'échappe. Cela ne suppose nullement une théocratie, une politique de cléricalisme, au sens étroit et antipathique du mot. Dans cette christianisation du monde, les clercs consacrés ont leur rôle défini, très net, très précis, c'est-à-dire parfaitement délimité. Et les laïcs ont le leur. Et parmi les laïcs, les 60 % qui passent leur existence dans l'industrie en ont un, parfaitement spécifique.

L'idée même d'une civilisation chrétienne inclut une potentialité surnaturelle de plus en plus riche de tous les éléments qui la constituent. Tout doit converger, coopérer à faire l'*Homo Christianus*, la ressemblance émouvante avec le *Deus creans, elevans, redemptor, beatificans*. Les chemins de fer ou les autobus, qui convoient, par exemple, des foules chrétiennes vers les sanctuaires, ou les grandes assises religieuses, sont déjà une matérialisation de la grâce de ferveur, de conversion que Dieu va largement octroyer. Faites donc l'histoire antérieure d'un pain d'hostie, de la gorgée de vin qui deviendra l'Eucharistie... et vous comprendrez ce que je veux dire ici. La volonté de Dieu n'est pas fragmentaire, surgissant brusquement sans préhistoire, s'insérant tant bien que mal dans un processus commencé sans elle, ou soudainement corrigé par elle. Il y a de l'unité dans l'acte créateur, comme dans l'acte rédempteur et sanctificateur. Elle y est « *ab initio et ante saecula...* ». On conçoit tout de suite que la civilisation est en proportion avec la technique, et qu'une civilisation chrétienne ne peut être réalisée que par des chrétiens, ou des esprits d'allure chrétienne, et que donc la technique est un des éléments de la civilisation chrétienne, la technique n'étant rien hors des techniciens.

Une fois encore, loin de voir dans l'industrialisation une cause de déchristianisation, il faut y voir et y montrer exactement le contraire. Il reste à noter que la conception chrétienne de « l'industrie » est solidaire de la conception de la vie totale ; et que l'organisation et la structure de l'économie est fonction de l'organisation et structure de toute la vie. Nous ferons encore observer qu'en des matières fort diverses — la moralité familiale par exemple —, il faut pareillement mettre en lumière une « mystique » et que l'on ne doit guère penser à porter remède à une déficience grave dans la société humaine, si l'on n'a pas au préalable fait enquête sur l'état général de cette société, toutes choses ici-bas se tenant et se commandant. Il est trop clair que les colossales et innombrables questions sociales ne sont pas résolues du fait qu'on a, aux masses industrielles, porté le message chrétien du travail. Bien d'autres problèmes se posent à côté du problème religieux. Nous n'avons examiné que celui-ci, et nous n'avons esquissé que la solution de celui-ci : puisque le Christ

a un message au monde du travail, quel est-il? Dans quelles conditions ce message a-t-il chance d'être « intéressant », écouté, accepté?

Reste à dire, comment devront être disposés spirituellement les porteurs du message.

III. LES PORTEURS DU MESSAGE

1. Il faut au préalable départager les rôles : celui de la hiérarchie et celui des laïcs. Je ne m'étendrai que sur celui des pasteurs. Toutefois je tiens à mettre en relief les responsabilités des simples fidèles ; d'autant plus que la promptitude à accepter cette responsabilité et l'efficacité de l'influence du peuple chrétien dépendent de l'habileté et du tact du clergé. Il s'agit au fond d'un aspect — le plus grave à la vérité — de l'Action catholique. C'est une erreur assez souvent commise de représenter celle-ci comme une suppléance à l'insuffisance numérique du sacerdoce. A mon sens il n'en est rien. Ne voir dans les groupes d'Action catholique qu'une troupe d'enfants de chœur dociles qui exécutent plus ou moins exactement les consignes, « prêtent main forte », aident à organiser réunions et démonstrations, et le reste, c'est réduire singulièrement leur portée, au fond n'avoir pas compris la dignité du peuple chrétien.

Il y a des milieux humains, où le prêtre, le sacerdoce ne pénétrera pas, où son influence directe est exclue : usines, banques, comptoirs commerciaux, grands magasins, grandes administrations. Quelques isolés tentent d'y pénétrer à la manière des explorateurs. Leur nombre sera forcément restreint, comme leur influence du reste sur l'ensemble des hommes qui composent ces milieux. Ceux qui ont à porter le message du Christ, à rendre le témoignage du Christ seront essentiellement, en pratique, exclusivement, les laïcs. La victoire du Christ, l'acceptation du Christ et de ses dons, sera l'œuvre des chrétiens qui vivent sur place. C'est le vrai sens de l'apostolat du même par le même. Mais l'équipement moral et spirituel des témoins restera le fait du clergé. Le « *Docete* » signifie : Enseignez non seulement pour que le peuple fidèle connaisse et vive de sa science, mais encore pour qu'il soit tellement convaincu, enthousiaste de la vérité révélée, qu'il la révèle à tout venant, comme on annonce à tout venant la bonne, la grande nouvelle qu'on vient d'apprendre. La joie est magnifiquement expansive. L'Action catholique efficace est à base de joie par la lumière : aux prêtres de communiquer, avec la lumière, la joie.

2. Je n'entends pas du tout maintenant donner un certain nombre de recettes pour répondre à la question, qu'on m'a posée tant de fois : « Que devons-nous *faire*? » Il est plus important de se demander et de savoir « que devons-nous *être*? » L'homme, le prêtre qui est vraiment ce qu'il doit être est parfaitement à même de trouver, en chaque circonstance, ce qu'il doit faire.

Il importe d'abord d'être la réfutation vivante des préjugés contre le prêtre. Qu'on ne s'y trompe pas : il y en a foule ; et pas uniquement dans les esprits des adversaires. Quiconque prête l'oreille à tout ce qui se dit, se crie, même dans les rangs des fidèles, sait bien qu'il y a des écueils à éviter, pour garder la confiance de ceux qui devront avoir contact avec nous. En résumé : les prêtres sont hommes d'affaire et de négoce ; ils sont richement payés et n'ont aucune charge de famille ; ils prêchent aux autres résignation à leur sort, tout satisfaits eux-mêmes du leur. Vraies, fausses ou exagérées, ces accusations ne peuvent nous laisser indifférents. Nous devons mériter le respect, l'étonnement de tous par le désintéressement et la simplicité de vie.

Nous n'analyserons pas ici ce que M. l'abbé Michonneau en dit dans son livre remarquable. Nous aurons l'occasion de préciser toute notre pensée en parlant de l'adaptation de la paroisse.

Mais il est sûr que la façon de vivre du prêtre est fort différente de celle de l'immense majorité de ses paroissiens. Or la différence d'un train de vie fait d'ordinaire cloison entre les hommes. « Il n'est pas de notre monde » ne veut pas dire : « il est inférieur en culture, en intelligence, en aptitudes et capacités ». Mais cela veut presque toujours dire : « nous ne nous fréquentons pas ». On ne se fréquente que sur le même palier de vie. Cela crée des problèmes bien délicats à résoudre.

Il en résulte cependant la nécessité absolue, pour celui qui veut avoir de l'emprise sur la masse industrielle, d'une austère simplicité de vie, qui ne veut pas dire vulgarité de ton ou de manière, qu'il faille vivre dans sa cuisine et par surcroît y recevoir tous les visiteurs. C'est, je crois, essentiellement, d'abord l'esprit de pauvreté, inspiré par la méditation affectueuse de la pauvreté du Christ ; c'est l'absence totale de l'opinion fausse que la richesse constitue par soi-même une valeur ; c'est l'estimation spontanée de tous pour ce qu'ils sont, et non pour ce qu'ils ont. La masse des hommes sent avec une extrême délicatesse les déviations du jugement en cette matière ; ils sont surtout sensibles à l'erreur du prêtre en cette matière.

C'est ensuite la culture systématique, en soi, du sens de la pauvreté, c'est-à-dire du sentiment, de la sensation en soi du fait brutal, atroce, de la pauvreté ; de la pauvreté ou seulement de la médiocrité de la vie, persistante, sans perspective d'accès à un standard plus élevé.

Le « *misereor super turbam* », qui est le premier mot de l'apostolat dans le milieu industriel, ne peut être dit avec sincérité, que si cette « misère » n'est pas seulement vue, mais vécue. Les contacts fréquents, et à force d'être fréquents, intimes sont les seuls moyens d'arriver à cette « réalisation ». Il faut applaudir des deux mains l'initiative hardie, prise par des ordres religieux apostoliques et certains séminaires, d'envoyer en stage les futurs « pasteurs » en plein

milieu des brebis, qui font assez souvent provisoirement figure de loups.

3. Il faut, dans ses contacts avec les hommes, être profondément, chaudement « humain ». L'industrialisation s'est faite par le triomphe de la « mécanisation ». Hélas, tout s'est mécanisé. Les hommes, du haut en bas de l'échelle industrielle, ont tendance à se muer en machines. Tout est anonyme, « rationalisé », standardisé. Tout se traite par guichets, par numéros. Je sais ce que c'est : j'ai été, trois ans durant, n° 30494, rien d'autre : pas prêtre, pas malade, pas désespéré, pas découragé, pas réconforté : non... 30494. Et tous autour de moi pareillement. Mais alors quelle sorte d'émergence hors de la nuit, lorsque quelqu'un s'avisait qu'on était autre chose encore, et même surtout autre chose.

L'*Homo industrialis* vit en foule anonyme ; dès qu'il sort de son foyer, il est perdu dans la presse : une molécule dans la masse. Ce fait perpétuel est un des éléments qui dépersonnalisent le plus sûrement, et que l'homme normal ressent très durement dans les débuts. Car il est bientôt, non pas résigné, mais habitué. Et le fait d'être de nouveau traité comme une personne l'étonne, le disposera à la bienveillance. A la condition toutefois d'éviter l'autre excès, qui est le paternalisme, l'air protecteur, la mauvaise familiarité condescendante, qui, si elle ne traite pas l'homme en numéro, lui laisse tout de même l'impression d'être tenu pour inférieur. La nuance exacte à saisir est délicate. L'organisation des œuvres, des paroisses prend de suite l'allure d'un nouveau bureau à guichet, où l'on remplit des formulaires, où l'on défile devant des employés. Loin de nous la pensée de dénier la nécessité des secrétariats ; mais il faut prendre garde de ne pas en faire les instruments du fonctionnarisme ecclésiastique. Il faut être et rester souverainement respectueux de la personnalité du fidèle.

Cette personnalité est du reste fort particulière chez le prolétaire. Elle est terriblement variable et instable. Comprenons-le. Le « bourgeois » a beaucoup plus de constance en tout ; cela s'explique par le conservatisme naturel à ce genre d'hommes. Leur position, leur maison est stable ; ils sont moins « dépendants » de toutes sortes de gens et de conditions. L'ouvrier lui, l'employé est très mobile, est forcé de l'être. Cela réagit sur son tempérament. Ne soyons donc pas surpris des variations de température morale de ces ouailles. Elles sont influençables, comme les enfants dont elles ont si souvent, avec les défauts, toutes les qualités. Il serait bon, pour comprendre leurs variations, de se rendre compte de tout ce qui agit sur eux : conversations, journaux, cinéma, radio. Tout un monde de stimulations *contradictoires* les éperonne, et leurs réactions sentimentales sont immédiates, promptes à se déclencher et à se relâcher. Avant de les aborder, il faudrait du moins avoir le pressentiment de leur atmos-

phère du moment, et ne jamais être ahuri de leur comportement, et ne jamais le tenir pour leur « dernier mot ».

4. Il faut être aussi infiniment respectueux non seulement de leur personnalité changeante, mais surtout de leur dignité surnaturelle. « L'industrie » a tendance à ne voir dans un être humain que sa capacité de travail, sa productivité. Voici un cas extrême : à Dachau, pour le labour, six prisonniers équivalaient à 2 chevaux. Encore veillait-on plus aux chevaux qu'aux malheureux concentrationnaires.

Quelle que soit la valeur humaine, la valeur-travail d'un individu, le prêtre toujours doit voir en lui le fils du Royaume. Si nous avons un message magnifique à leur apporter, il faut d'abord que nous soyons persuadés qu'ils sont dignes de le recevoir. C'est une affaire de conviction intime, de conception surnaturelle de l'homme et donc de méditation affectueuse. Nous n'aborderons jamais dans le ton qu'il faut ceux dont nous ne serons pas persuadés que « Jésus est en eux ». Ce respect spécifiquement chrétien est rare. Il est inexistant dans le monde industrialisé à l'excès. Il sera d'autant plus impressionnant. Mais prenez-y garde. Selon toute vraisemblance, cette manière simple mais respectueuse de traiter les hommes ne sera pas d'emblée comprise, accueillie, récompensée. Quand un homme est habitué d'être traité avec rudesse, comme une entité anonyme, il sera défiant devant un autre procédé ; ce qui est inusité d'abord effraie. Ce n'est que la persévérance qui montrera le sérieux, la sincérité de l'attitude. Ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est je ne sais quelle vulgarité bonhomme, qui croit être populaire, et qui n'est que populacière. Le peuple s'en amuse peut-être, mais au fond n'apprécie pas beaucoup ce genre, et en tout cas se sent confirmé dans son opinion : ces curés sont des types qui ne sont pas plus que nous. Il ne faut pas jouer les seigneurs, mais non plus les « copains ». Affaire de vie intérieure chez le prêtre, que rien ne remplace, et qui n'est pas commode, mais absolument nécessaire.

5. Il faut être travailleur soi-même. Le monde industriel n'apprécie que cela, et du prêtre ne croit pas en général qu'il soit un « travailleur ». Citons encore un cas extrême, mais démonstratif : que pensez-vous que doive être l'impression produite par un prêtre qu'on voit, un jour de semaine, pédaler avec une raquette, par les rues de sa paroisse, pour aller à un match de tennis !... Si vous ne sentez pas cela, renoncez à vouloir être pasteur en pays industriel. La solution n'est pas que nous exercions tous un métier, que nous courrions en bourgeron ou salopette. Mais il faut que nous soyons vraiment actifs, tout entiers à notre besogne ; que nous puissions nous rendre, devant Dieu, témoignage d'avoir vraiment travaillé, *usque ad fatigationem*, nos 8 heures à nous. Il ne suffit pas d'avoir eu des occupations. Notre travail est celui du médecin, de l'avocat *in spiritualibus*, ou encore celui d'une assistante sociale. Les fidèles occupés

dans l'industrie n'auront pas de peine à nous reconnaître comme un des leurs, si nous sommes tant que nous pouvons à leur service. Et avant de leur porter le message de la mystique du travail, il convient d'avoir d'abord soi-même vécu de ce message, d'y avoir trouvé pour soi-même force et courage et joie.

Il y a quelques années, mourait à la paroisse saint Jean-Baptiste, de la porte de Bruges, à Gand, un curé, qui n'avait passé là que quelques années. Il était philosophe, artiste, poète, tout à fait cultivé et n'avait rien renié ni perdu de sa culture très raffinée. Mais il était tout entier à cette paroisse, totalement ouvrière. Son enterrement fut un triomphe ; une multitude énorme s'était amassée à la sortie des usines, devant le portail de l'église, à la sortie du corps après l'office, pour rendre un hommage, inouï vraiment, à celui qui avait été un « travailleur » et était mort en plein travail.

6. Il faut être réellement et pratiquement respectueux de la responsabilité personnelle. C'est la condition primordiale pour tout prêtre qui veut sincèrement que l'Action catholique s'exerce sur son troupeau, et qui veut donc organiser ses troupes auxiliaires efficientes. Plus qu'en aucun autre temps, les hommes veulent être libres. N'oublions donc pas que l'Europe, le monde a vécu dans le cauchemar des dictatures, et que les meilleurs se sont révoltés, sont entrés dans la résistance.

Il y a de par l'univers une réaction violente contre toutes les formes ou les apparences de tyrannie. On ne tolère pas plus le despotisme clérical qu'un autre. Vouloir mettre les fidèles en tutelle, les traiter comme des mineurs incapables de se diriger, tout au plus bons à écouter des consignes et à les exécuter sous contrôle, je ne dis pas que c'est se priver de troupes... non : il y aura toujours des troupeaux ; mais c'est sûrement rebuter, écarter et peut-être révolter des énergies, qui eussent fait merveille si on les avait respectées, tout en les éduquant. Le prêtre intelligent se gardera bien de jouer son petit « Führer ». Il sera au contraire désireux et ravi de trouver des intelligences averties, voyant clair dans la situation, et les moyens d'y remédier ou d'en tirer parti, des volontés hardies, enthousiastes, intéressées à l'apostolat comme à une entreprise personnelle.

Le prêtre s'attachera à promouvoir de toute son âme l'autonomie religieuse, ce qui n'est pas du tout l'indépendance religieuse, mais une foi basée sur des raisons personnelles de croire, une foi claire et joyeuse, fière et communicative. Et le rôle principal de l'Église enseignante n'est-il pas là? *Quomodo credent nisi audierint ?* L'autonomie religieuse, mais c'est la charité spontanée comme l'amour, entreprenante comme lui, prête à tous les sacrifices comme lui. Le prêtre non seulement respectera, mais favorisera par tous les moyens cette indépendance, cette liberté des enfants de Dieu. C'est ainsi qu'il sera conducteur, chef d'une armée qui, pleine d'allégresse, s'en ira

faire la conquête, chacun dans son secteur propre : chantier, usine, bureau. Si nous ne parvenons pas à recruter, former, lancer des troupes d'hommes libres et enthousiastes, il nous faut désespérer de la victoire. Nous aurions alors un message splendide et des richesses inouïes à communiquer. *Sed nemo esset qui daret...*

7. Il faut être aussi, et c'est extrêmement difficile, pacifique.

La polémique âpre, agressive, insultante, n'est pas chrétienne. L'injustice des classifications rapides n'est pas chrétienne. Chez l'adversaire tout et tous ne sont pas mauvais. Chez nous non plus, tout et tous ne sont pas bons. Les gros mots ne sont guère une réfutation, mais plutôt un aveu d'incapacité à réfuter. Si l'on voit que des milliers sont pris d'un engouement enthousiaste pour des erreurs, cherchons à comprendre ce qui les éblouit ; s'ils se détournent de la vérité, attachons-nous à dépister ce qui, en elle, rebute. Cet effort est pénible, mais nécessaire et profitable. Les explications rapides, tirées du vice et de son attirance, des vertus exigées et de leur austérité, ne sont que partielles. Il y a toujours dans la majorité des hommes quelque chose de noble qui explique leur conduite. C'est à le découvrir qu'il faut se consacrer.

Et cette découverte dessinera une ligne de conduite, illuminera des oublis de notre part, des négligences. N'expliquons pas tout de suite l'absentéisme à la messe par la perte du sens religieux, ni le néomalthusianisme par la lâcheté et l'attrait d'une vie de plaisirs sans charges. Ces problèmes, et tous les autres, sont bien plus complexes.

Comprendre l'âme de la masse n'est pas possible à qui l'aborde comme une ennemie méprisable à combattre par tous les moyens. Comprendre ne sera pas du tout minimiser la faute, ni surtout l'approuver ; pas plus que comprendre une maladie, n'est l'approuver. Mais la belle affaire de reprocher à un malade atteint d'incoercibles vomissements qu'il n'est pas propre ! Cherchez plutôt la cause et empressez-vous de la supprimer.

Le prêtre qui serait tel, met toutes les chances de succès de son côté. Dès lors qu'il est ainsi profondément prêtre, il pourra adopter les audacieuses méthodes nouvelles, utilisées ailleurs avec succès. Mais ces méthodes ne vaudront que ce que vaut celui qui les emploie.

Le monde « industriel » est vraiment le monde. Jésus le voyait devant lui, quand il envoyait ses Douze au monde ! J'aurais pu, à côté de chacun des traits que je signalais comme essentiels de l'âme sacerdotale que tente la reconquête du prolétariat et de l'univers travailleur, mettre les références à l'Évangile. Le lecteur n'aura pas de peine à le faire ; ce sera tout profit pour lui. Il constatera une fois de plus que l'Évangile est éternel.

Léon DE CONINCK, S. I.